

**JAMES HENRY BENNET
(1816-1891), CREATEUR DE LA
STATION CLIMATIQUE ET
MEDICALE DE MENTON**

Rolland GHERSI

En 1789, Nice était déjà *an English watering place*. Il n'en était pas du tout de même de Menton, encore très peu connu, même si dès 1791 le marquis de Pontéves, de Toulon, « vient de Nice et espère que l'air de Menton sera plus favorable à la maladie de poitrine dont il souffre » (lettre de Monléon au prince, A.H.P.P, D1 1a, Monaco). Cette localité avait certes bien des atouts ; mais ces attraits seraient demeurés longtemps potentiels sans la venue d'un homme providentiel, le docteur James Henry Bennet.

En 1859, Menton est dans une situation un peu curieuse du point de vue du droit international. Un homme hors du commun, un vrai lion britannique, va connaître une grande passion. Durant trente ans d'un combat il a été l'artisan d'une transformation extraordinaire de ce *old Italian village*.

● Menton en 1859

Menton avait constitué depuis cinq siècles, avec Roquebrune et Monaco, un micro-état indépendant, que les Grimaldi avaient réussi à constituer et à maintenir grâce à une politique habile, consistant à se trouver toujours du côté du plus fort tout en évitant de se faire avaler par celui-ci. En 1814, après les bouleversements de la période qui avait suivi l'invasion et l'annexion, le prince, rentré dans ses états, avait trouvé un pays dévasté par les différentes troupes de passage. Lui, avait perdu ses biens en France et après diverses tentatives pour créer de petites entreprises industrielles, il venait même de perdre, de facto, l'essentiel de son territoire, depuis que les 3000 habitants de Menton et les 500 de Roquebrune, après un soulèvement « spontané » organisé en fait par le puissance protectrice, le royaume de Piémont-Sardaigne, avait demandé le rattachement des « villes libres de Menton et de Roquebrune » au royaume de l'Italie en gestation.

Dans l'ex-principauté, Menton était la seule ville ; elle vivait de la culture et de l'exportation de ses citrons ; mais connaissait là encore un problème, depuis que, en 1815, les marchands mentonnais avaient non seulement perdu le bénéfice d'une quasi exemption de taxes à l'exportation vers la France, mais devaient en outre assumer la concurrence de leurs voisins ligures récemment annexés à la Sardaigne.

Il y avait longtemps que Nice avait mis en valeur ses mérites naturels-mer, soleil, air pur, collines fleuries-chantés Menica Rondelli. A Menton, en 1789, un seul britannique avait passé l'hiver, de qualité certes, puisqu'il s'agissait de Lord Camelford, cousin de William Pitt, venu passer l'hiver avec sa famille au Palais Carnolés, à l'invitation du prince. Mais la bourgeoisie enrichie dans le commerce des agrumes et, surtout dans l'acquisition de biens nationaux, ne pouvait envisager d'investir dans des équipements hôteliers pour accueillir des touristes qui n'auraient pu atteindre les villes libres de Menton et Roquebrune, faute de routes et de port. Ils s'étaient fait construire de belles maisons à l'extérieur de la vieille ville enserrée dans ses murailles, avec ses *carrouges* et une seule rue carrossable, la *strada longa*. Car bien entendu la principauté était de langue italienne, même si depuis 1641, le prince, pair de France demeurant à Versailles ou dans son hôtel parisien de Matignon, avait quelque peu Francisé son petit état, où le roi de France entretenait une importante garnison

Cependant, quelques originaux, attirés par la solitude, le calme, le bas niveau des prix, s'étaient risqués à affronter la rusticité des lieux. Ils se contentaient de trois petits hôtels et d'une demie douzaine de villas. Toutefois, les britanniques devaient être suffisamment nombreux puisqu'ils comptaient deux médecins, Siordet et Price, ainsi que le révérend Morgan, pasteur anglican, considéré comme le pionnier de la British Colony de Menton, dès 1857.

Lorsqu'il arrive à Menton, en 1859, J.H. Bennet y vient « *to die in a quiet corner* » (pour mourir dans un coin tranquille). Il a cherché à se soigner ; il a exploré une bonne partie de la Méditerranée, puis, résigné, il a décidé de faire de Menton sa dernière demeure. Et là intervient le

miracle, non seulement il ne meurt pas, mais il retrouve une ardeur nouvelle, une énergie qu'il va mettre au service de sa nouvelle passion.

Bennet n'est pas un aventurier comme nous en avons tant vu défilé depuis dans notre région ; c'est un *gentleman*, éduqué, cultivé, savant, riche, et surtout, britannique sans complexes ; il construit tous ses raisonnements avec le certitude sans failles que l'Angleterre est le phare du monde et que tout ce qui est british et bon, et réciproquement.

Il est né à Manchester en 1816, au moment où l'Angleterre, qui a réussi à venir à bout de celui qui avait un moment un moment unifié sous son autorité la quasi-totalité de l'Europe, est vraiment la seule superpuissance du monde connu. Son père a une usine de textiles -cette marchandise qui entre pour plus de la moitié dans les exportations britanniques- ; mais ce n'est pas seulement industriel, il est également inventeur : il a déposé à la patent house de Londres deux brevets de fabrication, dont celui du *corduroy*, le velours côtelé. Il est d'une famille ancienne ; parmi ses ancêtres, on cite les comtes de Tankerville, des évêques et des hauts fonctionnaires de la Couronne. Il admire ses deux oncles maternels médecins.

Mais un drame vient frapper le jeune James Henry, puisqu'il n'a pas 13 ans lorsque son père décède. La veuve prend alors une décision inattendue : elle s'installe à Paris avec ses deux enfants, James 13 ans et sa sœur aînée, Frances Amelia, 15 ans. Et c'est ainsi que notre jeune anglais va suivre les cours du lycée Saint Louis, puis de la faculté de Médecine et de la Sorbonne. A 26 ans, il a un beau palmarès : docteur en médecine de l'université de Paris, licencié en lettres et en sciences de la Sorbonne, ancien interne des hôpitaux parisiens. Il participe à la création de la Société médicale anglaise de Paris, qui regroupe trois cents membres, tous les médecins anglophones de la capitale et sans doute du royaume.

Il retourne alors en Angleterre et s'installe chez son beau-père, Joseph Langstaff, membre du Collège royal des chirurgiens d'Angleterre, ancien président des médecins de Calcutta. Car le jeune et brillant médecin s'est marié dès son arrivée à Londres, en 1843 ; et il a manifesté à cette occasion un mépris peu commun du qu'en dira-t-on, en épousant une métisse, née des amours légitimes d'un chirurgien militaire anglais et d'une indienne. Sa sœur s'était mariée avant lui, elle aussi avec un étranger : Louis Ferdinand Joubert de la Ferté. Il est le petit fils d'un émigré français, qui a quitté Versailles où il dessinait des meubles pour le roi. Joubert est artiste graveur ; il travaille pour les ducs et les comtesses ; on lui doit aussi des timbres émis par le Royal Post Office.

Bennet ouvre son cabinet à Londres, pas n'importe où non plus, mais dans la Grosvenor Street, le boulevard des médecins qui soignent le tout Londres, celui de la gentry et de la City. C'est surtout les dames qu'il soigne, puisqu'il publie un ouvrage sur les maladies utérines qui connaîtra quatre éditions dans une maison réputée, Les Churchill, alors qu'il est obstétricien au *Royal Free Hospital* de Londres. Il se taille une brillante réputation, et pour annoncer son décès, bien plus tard, la revue de la Société britannique de gynécologie (*british Gynoecological Society*) le désignera comme le « pionnier » de la gynécologie à Londres » ; elle ajoute que Bennet était anglais par sa naissance et son éducation, mais français par ses études médicales. Que ce soit pour la médecine, sa profession, ou pour la botanique, son hobby, c'est un travailleur infatigable et passionné ; il écrit dans les revues médicales et scientifiques, telles le *Lancet*, à laquelle il a collaboré dès son séjour d'étudiant parisien. Dans la préface de la première édition de son ouvrage traitants des rapports entre la nutrition, la santé et les maladies, en 1848, il définit son point de vue : la santé est un tout, conditionné par l'alimentation, l'hygiène, et également – ici on peut se demander s'il applique ses idées – le repos obligatoire entre le dîner à 18 heures et le breakfast de 9 heures. Son ouvrage paraît en français chez Asselin en 1852.

S'il reçoit ses patients à Grosvenor Street, c'est à Weybridge qu'il demeure après le décès de son beau-père. A quelques *miles* de Londres, sur les bords de la Tamise, dans une belle et grande maison, les Ferns. Là encore il ne demeure pas inactif : il élève dans des serres toutes les plantes qu'il a ramenées de ses voyages sur les côtes de la Méditerranée, les étudie et publie le

résultat de ses observations dans les revues spécialisées qui sont diffusées dans le *Stevenson*, qu'il retrouvera à Menton.

Il entretient une correspondance suivie dans le monde entier ; avec ses anciens collègues parisiens, repartis dans l'Empire britannique et aux Etats-Unis, avec tous les gynécologues, les médecins en général, les botanistes, et également avec son beau-père.

● Bataille pour la vie et pour Menton

Après avoir mené une vie de labeur, au contact des plus éminents savants britanniques - et de leurs cousins américains »- ainsi que des autres Européens, le docteur se voyait à son tour malade, condamné même par ses collègues pour « phtisie ».

Pour quelle raison a-t-il choisi Menton. Il écrira qu'il connaissait déjà la Riviera et qu'il y avait à Menton des liens (que je n'ai pu préciser). Il avait peut-être lu l'ouvrage d'un Britannique, le Dr T.B. Davis qui, avait publié à Nice, dès 1803, *De coeli Nicensis utilitate in phitsi pulmonari* ; le même auteur avait même consacré un chapitre à Menton dans son *Ancient and modern history of Nice*, en 1807. Il connaissait peut-être ce que le Dr Richelmi, qui avait sauvé bien des vies à Menton en vaccinant les populations contre la variole, avait écrit en 1822 dans son *Essai sur les agréments et sur la salubrité du climat de Nice*, ou ce que le Dr César Provençal, en 1845, venait de publier dans la *Typographie médicale du comté de Nice*.

Toujours est-il qu'on peut parler de guérison rapide et d'un tout aussi fulgurant enthousiasme pour cette petite ville où il avait retrouvé la santé. En effet, à peine de retour à Londres, il faisait paraître en 1861 *Mentone and the Riviera as a winter climate*, où il expliquait désireux faire connaître, aux habitants du Nord, ce pays favorisé de la nature, qui lui avait rendu la santé et la vie. Il élargissait son étude à la Corse et à Biarritz en 1863, puis publiait la même année des éditions allemande et hollandaise de son ouvrage sur Menton et la Méditerranée. Les textes de ces neuf éditions dont deux aux Etats-Unis, de *Winter and Spring on the shores of the Mediterranean*, sont tous différents adaptés aux divers lecteurs.

Le seul énoncé des ouvrages parus sous la signature du Dr Bennet demanderait plusieurs pages ; d'autant qu'il publiait en français ses *Recherches sur la phtisie pulmonaire pour l'hygiène, les climats et la médecine* et des mises à jour de ses ouvrages antérieurs, sur la gynécologie ou l'étude climatologique de la Corse et de la Sardaigne.

Et il continuait d'écrire dans les journaux médicaux et botaniques. Après avoir défini les caractéristiques du climat –température, ensoleillement, pluies, humidité, vents, ect- et les avoir comparé aux autres données climatiques relevées dans le monde entier, il concluait que la présence de plantes délicates et fragiles était un argument en faveur de la capacité de la nature à soigner les hommes. Rien ne valait Menton, mieux protégé que Hyères, Nice et Cannes par une couronne de montagne de plus de mille mètres, avec une seule ouverture, à 720m, au col de Castillon.

Il passa ainsi pendant plus de vingt ans « les mois de mai à parcourir la méditerranée de rivage en rivage, d'île en île, étudiant partout avec amour la nature... ».

● L'action de Bennet à Menton

Lors de son premier séjour, Bennet était descendu à la *Pension anglaise*, mais il ne tarde pas à acquérir une propriété sise non à Menton mais à Vintimille, quartier Grimaldi, à cent mètres de la frontière du pont Saint Louis. Cette ancienne tour médiévale avait autrefois abrité une garnison corse, il en fait le Château Grimaldi. Il s'empresse d'y créer un jardin, trois années avant que les frères Hanbury ne créent le leur un peu plus loin. Il explique avec le plus grand sérieux que les riches indigènes ne sont pas intéressés par les fleurs, qu'ils préfèrent donner leur eau à leurs légumes ; lui par contre trouve tout naturel de faire venir de la terre du Lac Majeur ou de

Corse pour soigner ses camélias ! Il a des goûts bien précis, et des dégoûts également ; ainsi estime-t-il que les figuiers sont des arbres laids, et il les fait tous arracher de son jardin. Il partage sa passion botanique avec les autres passionnés de l'époque, avec lesquels il entretient des rapports suivis tels Thuret à Antibes, Alphonse Karr à Nice et son voisin Hanbury à Vintimille.

Tout l'intéresse, du moins du point de vu scientifique, et il entretient une correspondance suivie avec des savants du monde entier. Il étudie la géologie, le climat, la faune et la flore. Il relève quotidiennement la température et la pluviométrie, note le degré d'humidité, les vents, les courants marins... Il collabore à des revues telles que le *Gardeners' chronicle*. Il sera traité de pionnier « *in Riviera gardening* » par Martineau en 1924. Il n'hésite pas à faire venir des archéologues britanniques pour examiner le produit des fouilles des grottes des Rochers-Rouges, ou le professeur Paggensteicher, de Heidelberg, pour recueillir et analyser le plancton, la faune et la flore marine.

Il arrive à Menton pour la dernière semaine du moi d'octobre et y séjourne tout l'hiver jusqu'à la fin d'avril, donc il y séjourne durant la moitié de l'année. Les hivernants arrivent dès septembre et ne repartent qu'à la fin mai.

Dès 1861 la clientèle des patients est suffisante pour occuper, outre les deux Mentonnais Bottini et Farina, deux médecins britanniques et un français, bonnet de Malherbes. En 1877 la Préfecture recense quinze médecins, dont cinq français, cinq britanniques, deux allemands, un italien et deux « mentonnais » ayant étudié à Turin et à Gênes. Nombre de ces médecins ayant exercé à Menton, pas moins de trente, ont publié, dans leur langue, des ouvrages sur les bienfaits du climat du point de vue médical. Deux tendances s'affrontaient alors, non sans quelques arrières pensées économiques, pour le choix des sites favorables aux pulmonaires : Suisse et Allemands préféraient en général les Alpes, afin d'éviter l'air de la mer, les autres préconisant au contraire la douceur des rivages de la Méditerranée.

L'afflux des malades venus du monde entier, et notamment d'Europe du Nord, atteint un chiffre qui ferait sourire aujourd'hui : 600 familles en moyenne dans les années 1880 ! Mais cela coûte for cher : le voyage plus un séjour de huit mois en hôtel, ou en pension, ou en villa pour une famille et les domestiques.

Des Hôtels luxueux sont construits, soit au bord de mer, rarement, soit légèrement en retrait sur des collines proches. On y trouve les techniques les plus modernes, tels ascenseurs (qui sont apparus pour la première fois à Pau, comme nous l'indique M. Tucoo-Chala dans son ouvrage « Pau, ville anglaise » où il célèbre les mérites du Dr Taylor, un médecin écossais qui a eu un rôle comparable à celui de Bennet).

Mais les médecins de Menton ne se contentaient de beaux ameublements pour l'hôtellerie ; ce sont les conditions d'hygiène et de santé de toute la commune qui les intéressent au premier chef. Et d'abord, la voirie : les rues de la vieille ville sont étroites encombrées et sans trottoirs puisque non carrossables ; les voies de la ville nouvelle doivent être dotées de trottoir, balayées ; les eaux de pluie doivent être canalisées et envoyées dans les collecteurs d'égout. L'extension remarquable de la cité dans les vingt ans qui ont suivi 1860 à entraîné des travaux de voirie considérables : promenade du bord de mer, voies dans les vallées, ponts sur tous les torrents -il y en a sept, du Saint-Louis au Gorbio- qui débordent en saison de pluies.

La construction de la voie ferrée et de la gare constitue aussi un immense chantier, et révolutionne les réseaux des routes et les vallons. L'arrivée du rail en 1868 met Menton à 23 heures de Paris ; l'année suivante la jonction avec le réseau italien est réalisée, facilitant l'arrivée des Italiens, des Autrichiens, des Allemands et des Russes. C'est bien évidemment, un tournant, dans l'histoire du tourisme de la Riviera.

La construction du port est également un atout considérable ; les voiliers de croisière et les bateaux de commerce parviennent à quai ; mais la digue perturbe le rejet en mer de tout ce qui y était déversé depuis des siècles... Il est difficile d'envisager l'énorme chantier qu'a constitué

Menton durant ces 20 années : port, gare et voie ferrée, 50 hôtels, 250 villas, réseau d'égouts, de routes, ponts et tunnels, couverture du Careï, jardins.

Bennet est un amoureux de la nature. Il explique dans tous ses ouvrages qu'il ne faut pas arracher les plantes, qu'il ne faut pas encourager les mentonnais à le faire, en refusant de leur acheter des bouquets de violettes. Il donne les noms de toutes les plantes qui poussent spontanément sur les collines ; et il revient systématiquement à son idée force : si le climat est bon pour les plantes, il l'est également pour les hommes. C.Q.F.D. IL souhaite qu'on protège les oiseaux, dont les uns participent au bon état des cultures, en mangeant les vers, et les autres au nettoyage des plages.

Bennet est obsédé par la recherche de solutions au problème de l'eau. Il propose des projets originaux : la création d'un lac de retenue haute vallée du Careï, le captage d'une source d'eau douce qui sort en mer, près du rivage. Il propose également l'installation d'une pompe puissante, qui puisse aspirer l'eau de mer et la reverser dans les collecteurs, pendant toute la saison sèche, dont nous savons qu'elle peut durer cinq mois.

Bennet, grâce à son prestige personnel –qu'il a acquis du fait de sa double culture française et anglaise, de l'étendue de ses relations, dans le Royaume-Uni et l'Empire britannique, en Europe et aux Etats-Unis- a une position dominante au sein du corps médicale mentonnais.

Il n'a de cesse, depuis son tout premier ouvrage, de demander l'installation des filtres Pasteur pour l'eau, des fosses septiques étanches qui évitent la pollution des puits, et tout ce qui contribue généralement à l'hygiène et à la santé.

Il crée en 1878, une société médicale qui officialise un groupe de pression. En effet, cette société adresse au maire des « Rapports » tous les six mois, qui sont de véritables mises en demeure. C'est ainsi que la société demande : balayage des rues, nettoyage des places réservées au stationnement des voitures, interdiction de laver et sécher du linge dans la ville (dans le domaine public, et en particulier dans les torrents), construction d'un lavoir et d'un séchoir publics canalisation des eaux ménagères, enlèvement des immondices et débris de cuisine, suppression des siphons déversant les eaux de la vieille ville dans le port, création de latrines publiques, obligation de vidanger les fosses septiques par une pompe pneumatique, surveillance de l'extraction du sable du lit des torrents, suppression de dépôts de chiffons, construction d'un parapet en bordure des digues, torrents et plages, augmentation et nettoyage des bancs ; elle propose également la nomination de membres pour le Conseil d'hygiène départemental et la création d'une commission départementale d'hygiène.

La société demande un peu plus tard : la création d'un nouvel abattoir, celle d'un trottoir bordé de plantations sur la Promenade, l'entretien des sentiers de montagne. Il faut encore veiller à la « propreté et à la salubrité des intérieurs et des garnis, qui pourraient devenir des foyers d'infection, en cas d'épidémie ».

Il est assez curieux de lire ces véritables injonctions signées par un bureau de six membres comprenant trois Britanniques et un Allemand, qui « juge nécessaire » certaines mesures, et n'hésite pas à établir une liste de priorités établissant par là même un véritable programme de travaux communaux. En fait, les Britanniques ne jouissent pas auprès des populations d'une sympathie illimitée ; leur orgueil devient vite arrogance –ainsi lorsque Bennet explique à ses lecteurs que les Britanniques ne peuvent se contenter de ce qui convient à d'autres et doivent, puisqu'ils ont l'argent et la civilisation, être *comfortable*. Manifestement Bennet n'a pas du visiter les logements des ouvriers de son père, ni les *workhouses* décrites par son contemporain Charles Dickens ; il ne disserte pas non plus sur la mission civilisatrice des Anglais en Irlande.

Il est vrai que Bennet ne s'intéresse pas à l'art et à l'histoire. Il parvient à écrire deux pages sur pises en se contentant de citer l'existence d'une tour ; alors qu'il lui arrive de raconter des anecdotes assez banales, qui, manifestement, l'ont beaucoup intéressé. Quand il donne incidemment, un détail historique, c'est sans vérification préalable ; ainsi il rajeunit de deux

siècles la création du village du Vieux-Castellar et attribue aux Sarrasins à peu près tout ce qui est antérieur au XV^{ème} siècle ! En fait, il ne s'intéresse qu'à ce qui a un rapport avec l'hygiène, la santé et la médecine de ses contemporains.

● De Bertall à la société pour l'avancement des sciences

Les efforts déployés par la municipalité et la population mentonaises, aiguillonnées par les médecins et la *Société médicale*, portent rapidement leurs fruits. Déjà, en 1876, Bertall, dans un ouvrage spirituel, et quelque peu caustique, *La vie hors de chez soi*, consacré au gens du monde et du demi-monde qui fréquentaient les stations à la mode de son époque, écrit : « A Menton, on ne s'amuse pas... Il y a deux villes : la vieille ville, où l'on se porte bien, et la ville nouvelle, où l'on se porte assez mal et où l'on vient pour bien se porter... Il y a des docteurs russes, des docteurs anglais, des allemands, des italiens, des français, et même des docteurs noirs. Mais le lion, l'éminent, le swell parmi tous ces docteurs, c'est un docteur anglais, le docteur Bennet... Il a étudié le pays, formulé la règle de conduite et d'hygiène à suivre, et on l'écoute comme un oracle.. »

Lorsque l'oracle lance une pétition en 1881 pour s'opposer à la construction d'un abattoir dans la vallée du Careï il obtient un tel succès que la municipalité doit abandonner cette vallée pour la haute vallée du Fossan.

Les prix ont doublé en quinze ans, la population a triplé ; les aménagements ne vont plus uniquement en direction des malades. On construit des édifices religieux : deux églises anglicanes, dont Bennet a couvert une partie des frais, une calviniste, une luthérienne, une épiscopale écossaise. Les touristes disposent également d'un terrain de tennis et de cricket à Menton, du port, d'une bibliothèque, d'un Cercle des Etrangers, d'un hippodrome au Cap Martin, d'un golf à Sospel... Le voyage à Nice dure moins d'une heure, moitié moins pour Monte-Carlo. De quoi attirer des visiteurs, et non des moindres. C'est Bennet qui, en 1882, fait venir à Menton-Garavan celle qui symbolise la toute puissance de John Bull : Victoria. Elle passe ses après-midi dans le jardin du Château Grimaldi, facile à surveiller pour éviter les attentats, anarchistes ou irlandais. Elle ne tient pas rigueur à un médecin anglais qui a dû démissionner de la prestigieuse *Académie royale de médecine* après avoir préconisé l'utilisation du spéculum.

Un mauvais coup est porté par Dame Nature à la Riviera : le tremblement de terre du 23 février 1887. A la presse parisienne et anglaise qui a trouvé là un beau titre pour ses premières pages, Bennet s'oppose en défenseur de Menton. C'est la reine d'Angleterre elle-même qui lui demande des nouvelles. Il lui écrit, ainsi qu'au *Times* et au *British Medical*. Et le *Times* ne manque pas de s'excuser auprès des lecteurs d'avoir affolé sans cause les éventuels touristes, et les clients du bon docteur qui, une fois encore, émet un avis, définitif bien entendu et qui n'admet pas contradiction, sur la nature du sol susceptible de recevoir une construction : il faut bâtir sur le roc ! Les habitants de Castillon en ruines apprécieront.

Le bon docteur a dépassé les 70 ans lorsqu'il vend sa propriété du Castello Grimaldi en 1889 et va résider cent mètres plus bas au château Saint-Louis, chez sa nièce, épouse de William Hearn, un riche Américain. Depuis quelques années, il écourte ses voyages à l'étranger, mais continue de s'intéresser à la santé. Il avait noté favorablement l'initiative du docteur Farina de Menton, qui avait installé un hôtel de cure à Pigna. C'est en allant visiter la Vésubie qu'il devait décéder, en 1891, à la Bollène Vésubie, malgré les soins de son ami et collègue le dr. Maccario, lui-même auteur en 1886 d'un ouvrage *De l'influence médiatrice du climat de Nice*. Son décès fut signalé non seulement dans la presse locale et médicale, mais également par des revues britanniques de diffusion internationale : *Times*, *British medical Journal*, *British gynaecological society*, *Lancet*, *Gardeners' Chronicle*...

Je ne peux m'empêcher de reprendre ce que Monsieur Tucoo-Chala a écrit à propos de Pau et du dr. Taylor, en vous demandant de traduire Palois par Mentonnais et Ecossais par

Anglais : Les Palois rejetant au second plan toute autre forme d'activités économiques se plongèrent dans les délices -empoisonnés selon certains- d'un tourisme de luxe au point que leur mentalité collective en fut durablement modifiée. La ville fut transformée en fonction besoins de cette société privilégiée qu'il fallait soigner, loger et distraire ; l'urbanisme palois en reçut une empreinte encore visible... Convaincu des vertus bénéfiques d'un climat dont il cherche à percer le secret par des observations scientifiques... *Cet Ecossais austère, à l'abri de tout soupçon d'affairisme, n'en fit pas moins preuve d'un solide réalisme d'hommes d'affaires. Il ne négligea aucun aspect de la propagande touristique.*

James Henry Bennet a passé une grande partie de sa vie à lancer Menton comme station médicale et touristique. De 3200 habitants en 1860, Menton était passée à 11 000 trente ans après, vivant de la manne de 450 hôtels et villas. Il n'a cessé pendant quarante ans de demander, d'exiger même, de ses concitoyens d'adoption et des pouvoirs publics de créer une ville nouvelle, pourvue d'équipements modernes. En outre, Menton était devenue une ville française à part entière, avec une pointe d'ambiance britannique ; en 1891, trente ans après l'annexion, il n'y avait pas moins de 24 praticiens, dont 16 Français. Il faut dire que la composition du corps médical n'était pas étrangère à un des derniers combats menés par le vigoureux Anglais ; soucieux de faire appliquer la législation concernant les diplômes permettant l'exercice de la médecine, il avait écarté quelques charlatans mais également quelques rivaux.

La consécration de la station médicale advint avec l'association française pour l'avancement des sciences, qui, après sa visite du 28 septembre 1891, devait placer Menton au premier rang des villes françaises pour tout ce qui concerne l'hygiène : tous les établissements recevant des clients équipés de filtres Pasteur ou Maignen, des fosses septiques isolées et ventilées. Toute la literie, les rideaux, les tapis des chambres des curistes étaient nettoyés dans une étuve à vapeur Geneste et Herscher située aux abattoirs ; deux fourgons, un pour l'aller et l'autre pour le retour, étaient prévus pour le transport. Des pulvérisateurs désinfectaient murs et planchers. Une chambre à sulférisation servait à assainir les meubles fragiles. Les chambres étaient chauffées par des cheminées individuelles et bien aérées. Tout ceci surveillé et financé par le syndicat des maîtres d'hôtel. Le réseau d'égout avait été étendu à toute la ville, l'ancienne et la nouvelle. Les rivages maritimes et les bords des torrents avaient été endigués.

Bennet ne vécut pas assez longtemps pour apprendre que le bacille de la tuberculose était enfin isolé par Koch. Il n'en aurait pas moins soutenu que le grand air dans un climat comme celui de Menton où l'on peut vivre longtemps au dehors est un des éléments des plus favorables pour obtenir la guérison, tout en ajoutant qu'il avait aussi écrit n'avoir jamais cru à la vertu curative du seul climat.

Bennet repose dans sa bonne ville de Menton, ainsi que huit membres de sa famille. Menton marqua sa reconnaissance en donnant son nom à un square, où est installé son buste et à une rue du centre ville. Quelques édifices demeurent témoins de son passage : la tour Grimaldi (devenue résidence, mais les jardins ont disparu), l'église anglicane Saint John (qu'il a payée en partie), le Château Saint-Louis (où il a vécu chez sa nièce), la maison de convalescence qu'il a créée pour les pasteurs anglicans (Saint John House of Rest) est devenue un hôtel. Cependant le souvenir de ce lion britannique est toujours vivant et il est fréquemment évoqué à propos de la colonie britannique et du paléotourisme. Du point de vue médical, il a encore été cité dans deux thèses rédigées par des médecins de Menton. Le rôle primordial du créateur de Menton as a health resort, devenue peu après la mort de Bennet « la perle de la France » n'est pas complètement oublié.